Document généré le 3 juil. 2025 22:26

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

La virilité rasée?

King Kong Théorie, de Virginie Despentes. Grasset, 342 p.

Catherine Mavrikakis

Numéro 215, juillet–août 2007

Les masculinités

URI : https://id.erudit.org/iderudit/10368ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2007). La virilité rasée? / *King Kong Théorie*, de Virginie Despentes. Grasset, 342 p. *Spirale*, (215), 28–29.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La virilité rasée ?

KING KONG THÉORIE de Virginie Despentes
Grasset, 342 p.

par CATHERINE MAVRIKAKIS

Dans *King Kong Théorie*, Virginie Despentes nous met en garde contre la culpabilisation des femmes face à la « dévirilisation » des hommes à l'heure actuelle. Selon Despentes, les femmes sont l'objet d'une campagne systématique qui les rendrait responsables de la crise de la masculinité et des conséquences de celle-ci. Si l'on en croit le discours social, ce serait la faute des femmes si les hommes sont réduits à jouer au fou sur le pont Jacques-Cartier, à « tapocher » leur épouse le soir en rentrant du travail où une patronne ambitieuse et hystérique règne, ou encore à massacrer leur famille à coups de carabine. La violence masculine à l'égard des femmes serait toute nouvelle... Les femmes auraient castré les hommes avec leurs idées délirantes d'égalité : elles devraient ressentir de la honte devant la désespérance masculine. Elles devraient payer pour tout cela et surtout trouver un moyen de redonner aux hommes ce qui leur appartient... leur virilité. La pensée actuelle féministe, se voulant coupable, est devenue une entreprise de réparation de l'identité masculine en crise, une machine à *mea culpa*, à aveux et désaveux publics. Les femmes font dans la prise de parole honteuse et ne cessent de s'excuser, de se donner des limites... Elles sont désormais les alliées de leur propre victimisation, se sentant obligées de dire sans arrêt (tout en continuant les combats qui ne manquent pas) : « nous sommes allées trop loin... » et de réconforter les hommes dans leur identité en les aidant à retrouver une place digne.

On croit rêver...

Virginie Despentes dans son livre-manifeste opte pour un féminisme radical qui ne doit surtout pas se laisser impressionner par la prétendue crise de virilité occidentale.

Il me semble important d'analyser ce que Despentes dénonce : la place des femmes et du féminisme dans son alliance avec une « revirilisation » de la société. Pour moi, à la suite de Despentes, il est évident que le féminisme actuel « soft », plongé dans un sentiment de culpabilité à l'égard des hommes, doit se penser en Occident comme le lieu d'une nouvelle masculinité blanche et d'un racisme mondial et « féministe » à peine larvé. Dans le Parti démocrate américain, l'enjeu de la présidence est posé précisément en ces termes : est-il mieux d'avoir pour Président un homme noir, comme Barack Obama, ou une femme blanche comme Hillary Rodham Clinton ? À quel type d'alliance avec les « faibles » l'homme blanc américain de gauche doit-il consentir ? Quelle revendication lui permettra d'être encore « viril » et de conserver son pouvoir ?

Ce que je veux montrer ici, c'est comment le féminisme banal, celui qui est là dans nos institutions et qui se porte bien, fonctionne sur la revirilisation des Blancs (et des Blanches) et dans la féminisation mondiale de toute altérité.

La Pucelle du Sud

Le 24 avril 2007, une soldate américaine, la *Private First Class*, Jessica Dwan Lynch, prisonnière de guerre de l'armée irakienne en 2003, avoue devant le Congrès américain qu'elle ne s'est jamais battue férocement contre l'ennemi, comme son métier de soldat l'appelait à le faire ou comme la presse américaine l'avait alors amplement rapporté en faisant d'elle une héroïne. Au contraire, Lynch n'avait même pas eu le temps de se servir de son arme avant de perdre conscience lors d'un accident qui l'avait conduite directement à l'hôpital où elle s'était réveillée sans avoir même combattu pour l'honneur et la cause américaine.

Celle que l'on appelait affectueusement la « Rambo of West Virginia », celle qui fut l'objet d'un film intitulé *Saving Jessica Lynch* qui passa à la télévision de NBC, celle qui reçut médailles et honneurs de guerre, n'était en effet qu'un instrument de propagande américaine pour la guerre en Irak. À 19 ans, dans un curieux renversement des rôles, Jessica Lynch aura été ce qui ne peut sembler qu'ironique : le symbole de la résistance américaine face à la violence irakienne. Les héros de guerre américains en 2003 ne manquent pas, certes, mais pourquoi fallait-il à cette époque que le gouvernement de George Bush crée de toutes pièces une Jeanne d'Arc du Sud ? Pourquoi fallait-il que ce soit une toute jeune femme qui devienne le symbole de la vertu et de la virilité militaires, si ce n'est précisément pour effacer la brutalité de l'invasion américaine en Irak, si ce n'est pour montrer la sauvagerie des Irakiens, si ce n'est pour faire de Lynch une Antigone fabriquée aux États-Unis ou encore une Athéna d'une Amérique blanche porteuse du droit et de la justice ? La stratégie militaire médiatique était très simple : alors qu'un soldat américain aura toujours mauvaise presse dans le monde et pourra toujours rappeler un certain impérialisme et des défaites récentes, Jessica Lynch portait en elle la vertu (de *vir*, « homme » en latin) admissible et acceptable à notre époque. Elle incarnait une masculinité féminine capable de nous faire oublier jusqu'à l'origine de la violence. Jessica Lynch, la courageuse jeune fille, parvenait à se montrer néanmoins porteuse d'une certaine faiblesse, qui en appelait à la protection, à la ténacité et à la force de l'armée américaine, tout en humanisant cette armée et tout en appelant à la vengeance des femmes, ainsi maltraitées. En effet, pour libérer Lynch qui aurait été violée sauvagement et même par voie anale (ce qui serait bien sûr la preuve de la barbarie de l'Irak et qui montre la nécessité de toute invasion des États-Unis qui ne tolèrent pas de telles choses...), les forces spéciales américaines prirent d'assaut un hôpital (où il n'y avait en réalité aucun soldat irakien) et filmèrent une entrée digne de Sylvester Stallone avant de remettre la vidéo du sauvetage de la soldate à la presse. La vidéo-canular de cette attaque spectaculaire montrait le courage de l'armée des États-Unis, mais surtout légitimait la violence virile des soldats américains qui ne pouvaient que venir sauver l'une des leurs. On pouvait ainsi justifier la guerre en Irak.

On oubliait alors les raisons floues de cette guerre. Il ne s'agissait plus que de défendre « nos » victimes. Beaucoup de femmes noires ou moins

blanches que Lynch furent faites prisonnières ou tuées en Irak à la même époque, mais c'est bien sûr l'image d'une jeune, très jeune *WASP* de bonne famille aux mains des sanguinaires et pervers Irakiens qui aura le mieux servi la cause américaine. Lynch confiera plus tard qu'elle ne fut jamais violée par les soldats ennemis et qu'au contraire, les médecins irakiens lui sauvèrent la vie.

Avoir la virilité glabre

La masculinité qui se donne de nos jours pour acceptable ne peut plus, bien sûr, être incarnée directement par des soldats américains, des Rambos ou des Terminators et ce, dans une certaine mesure, même aux informations de la télévision américaine. Les soldats en uniforme qui défilent à la queue leu leu sur CNN ou que l'on exhibe même dans le *Globe and Mail* canadien sont le plus souvent morts et donc deviennent des victimes de la guerre. Les images de virilité pure où les garçons brandissent les armes et les poings sont désormais associées à une idée de folie meurtrière, de carnage dans les écoles, de massacres incontrôlables. La masculinité militaire représentée par le biais de Jessica Lynch doit se montrer à la fois courageuse et vulnérable et en fin de compte, permettre aux hommes d'exercer leur vraie force en toute impunité, et en tout bien tout honneur, pour sauver les pucelles blanches. Lynch dans sa position à la fois virile de soldat à qui l'on a prêté médiatiquement du courage et de femme violée par les méchants soldats ennemis et moustachus permet au soldat glabre et mâle américain de parvenir à regagner une virilité au-dessus de tout soupçon, de se racheter une virginité guerrière et de se donner une noble et belle cause. De Jessica Lynch, il reste des photos d'elle nue que Larry Flynt le propriétaire de *Hustler* garde dans un coffre-fort. Lynch après tout n'est qu'une femme, elle reste une simple Ève, une fille comme tant d'autres que l'on peut déshabiller en Amérique, par devant, et qui maintenant crache sur l'armée, comme seules les femmes déçues savent le faire...

Si la masculinité ne peut plus exister de nos jours de façon brute ou manifeste, elle n'en reste pas moins aussi violente dans ses manifestations les plus hypocrites. L'homme viril connaît, certes, quelques crises dans sa représentation. Mais la masculinité sait désormais, apprenons-le, se travestir, prendre d'autres déguisements, utiliser d'autres fétiches. Elle doit rester falote et terne, porter le costume de l'anonyme. Si l'on s'est beaucoup moqué en Occident de la moustache de Saddam Hussein, des barbus musulmans, et si les poils de Borat plongent des salles de cinéma entières dans une hilarité effrénée, c'est que la leçon de notre côté du monde a été bien assimilée : le masculin doit apprendre la tromperie, il doit trouver d'autres stratégies de représentation de son pouvoir et ne pas faire dans l'ostentation trop féminine. Il doit vraiment apprendre à être davantage sans relief, par pure tromperie. Magnum PI doit désormais se raser la moustache et si Nietzsche, Gauvreau ou Freddy Mercury portaient une pousse de poils, c'est qu'ils étaient fous, philosophes, poètes ou alors homosexuels. Le poil domestiqué et de plus de trois jours, c'est bon pour les Latinos, les Ginos, les étrangers « chromés », la valetaille d'un Tiers-Monde prêt à « nous » égorger et surtout en mal de montrer ce qu'il en est d'un homme.

Il ne faut jamais sous-estimer ici les considérations de race et de classe sociale dans la construction de la virilité occidentale qui se donne comme à la fois plus civilisée et moins poilue que celle que l'on retrouverait dans la parade sexuelle et « minable » du reste de la planète.

Féminisme blanc

L'homme moderne américain doit jouer sa virilité tondue et investir son argent dans Gillette et dans les produits de beauté. La masculinité qui a appris la perversion (la fausse douceur, la fausse gentillesse, la fausse féminité) n'en reste pas moins terriblement redoutable parce qu'elle est devenue particulièrement de mauvaise foi et prétend ne jamais être là où elle est. « Je n'ai rien de viril, pourrait-elle jurer... Et donc, femme, ton féminisme est dépassé. Sache-le. »

Le féminisme actuel est à l'image de la soldate Lynndie England. Dans les prisons d'Abou Ghraib, en 2004, England maltraite des hommes irakiens en les soumettant à des actes de torture et à des scénarios avilissants, aidée dans ses jeux par ses petits copains guerriers de profession qui rigolent avec elle sur les photos des horreurs imposées aux « ennemis ». La dominatrice perverse blanche humiliant des Irakiens et conduisant les hommes américains à se reconstruire une identité forte devant des scènes à connotation homosexuelle, performées contre leur gré par des hommes d'une autre « race », donne à penser. Ces images qui ont fait le tour du monde nous ont permis de dire que les femmes en position de pouvoir sont « pires que les hommes ». C'est ce qu'il fallait démontrer et ce que les femmes adorent prouver et dire. Mais ce qui est en jeu pour moi ici, c'est le racisme de l'Occident face à ce qui est perçu par celui-ci comme une virilité qu'il faut à tout prix humilier et détruire. Le féminisme actuel, dans ses formes les plus anodines, et les plus retorses, travaille main dans la main à la suprématie occidentale la plus blanche possible, à la revirilisation de l'homme blanc « humilié ». Il revient donc aux femmes de montrer aux hommes une nouvelle virilité qui doit en passer par la haine et le mépris des autres représentations planétaires du masculin.

Lynddie England dans sa grande bêtise et sa sauvagerie, et bien qu'elle ait été condamnée brièvement à la prison, représente la possibilité pour les hommes occidentaux de « retrouver » une virilité à côté de femmes féministes qui leur montreront le chemin tout en retrouvant ainsi leur propre identité ancestrale de salopes... Les femmes sont porteuses d'une masculinité excessive qui sera réprimandée et « tondue », mais qui redonnera quand même aux troupes américaines et masculines une virilité face aux Irakiens et autres ennemis.

C'est cette virilité ancrée à la fois dans le féminisme et la misogynie qui s'établit petit à petit dans notre mondialisation si blanche et bien masculine. N'en doutons pas.

La virilité ces dernières années (et je pointe du doigt ici bien autre chose que l'armée américaine mais toutes « nos » instances de pouvoir) est prête à accepter sa part féminine pour mieux suivre la mode du blanc, et ce blanc-là, ce n'est pas celui de la paix...